

Fabienne Huzé

Sambou

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-0789-1

©Fabienne Huzé

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du même auteur :

- **Ceux d'en face, roman, 2015**
- **Deux amours, recueil de nouvelles, 2015**
- **La Faute à Voltaire, roman, tome 1 : Ravages, 2018**
- **La Faute à Voltaire, roman, tome 2 : La Belle Epoque,
suivi de : Corps perdus, 2018**
- **Carnet de terrain d'un géologue, roman, 2018**
- **Les Goisneau, roman (sous le pseudonyme de Lola
Chambertain), 2020**

Ce livre n'aurait jamais vu le jour
sans les encouragements de mes amies
Michelle, Berthe et Véronique, qui ont
généreusement accepté la charge des premières
relectures, dont elles ont la délicatesse de nier
qu'elles soient une corvée,
sans l'écoute et l'affection de mes amis
Dominique et Philippe,
et de mon fils Antoine enfin, qui lui aussi
s'est intéressé à cette entreprise et m'a conseillé
de revenir au premier environnement que j'avais
donné à ce roman,
à savoir le Sénégal.

Toute ressemblance avec des personnes ayant
réellement existé est purement fortuite.

Ici, ils sont trois : Romane, Adrien, et le chat Lucifer. Ils partagent un grand appartement avec une loggia qui donne sur un jardin public. Un luxe pour Paris, reconnaît Romane avec délectation.

Lucifer est un animal très câlin, qui essaie tous les gironis qui passent à la maison, leur confort, leur accueil. Il n'a pas peur des gens, pas de raison : presque tous les amis de Romane aiment les chats, ont des chats. Au pire, ils leur sont indifférents.

Quand Adrien est arrivé, lui aussi a déclaré son amour pour les chats. Il a attrapé Lucifer, l'a hissé sur ses genoux et a commencé à le faire danser sur les pattes arrière. Puis il lui a frotté vigoureusement la tête entre les deux oreilles avec les jointures de ses doigts et, comme mu par un désir dévorant, il s'est penché vers son museau, s'est retenu in extremis, et s'est contenté de rabattre les oreilles du chat en arrière. Romane, perplexe, un peu gênée, n'a pas protesté. Adrien, ébouriffant Lucifer à rebrousse-poil, a repris ses cajoleries.

Quelques semaines après, Lucifer a fait une dépression. Jamais il n'avait manifesté un trouble pareil. Une fois, deux fois, Romane l'a entendu rugir subitement en détalant à travers les pièces. Il s'acharnait sur sa queue, comme s'il voulait en arracher quelque chose qui le démangeait.

Le vétérinaire, écartant toute hypothèse de parasitose ou de tique, a demandé :

« *Vous n'avez pas déménagé, récemment ?*

- *Non...*

- *Fait des travaux, repeint... ?*

- *Non...*

- *Changé quelque chose dans votre environnement ? »*

Elle a haussé les sourcils : elle ne voyait pas. Le vétérinaire continuait à chercher son regard.

« *Et sur le plan amoureux, rien de nouveau non plus ?* »

Elle a fait une moue ironique, et émis un petit son perplexe.

« *Rien, non...*

- *Et personne de nouveau dans votre vie ?*

- *Non. Enfin... Je viens de changer de colocataire...*

- *Et il n'y a rien entre vous ?*

- *Il a vingt-six ans !*

- *Il aime les chats ?*

- *Il le dit...»*

Continuant de fixer le regard de Romane, le vétérinaire s'est contenté de se taire.

Au chevet de Lucifer, elle a essayé de lui faire avaler ses comprimés d'antidépresseurs. Rien à faire.

« *Coince-lui les mâchoires, qu'il soit obligé d'avaler !* »

Il en avait de bonnes, Adrien, elle aurait voulu l'y voir, car il n'y prêtait pas la main.

Elle a mélangé les quarts de comprimés dans les pâtés du chat. Lucifer triait. Elle les a enfouis dans le beurre, dont il raffolait ; il recrachait. Elle s'est mise à quatre pattes pour récupérer les pilules roses qui avaient roulé sous l'armoire, les meubles de cuisine, le canapé. Au prix où c'était. Ça faisait rire Adrien.

Puis Lucifer a semblé devenir de plus en plus fou. Courant après sa queue, se précipitant d'une pièce dans l'autre, il passait entre les jambes de l'un et de l'autre. Comme enragé, il mordait sa queue et, de son petit corps, sortait un rugissement énorme. L'appartement était devenu une véritable scène de crime. Sur les murs de la cuisine, sur les meubles du salon, dans la salle de bains : des traces sanglantes et des morceaux de queue. Trois mois de soins intensifs ; de pansements. D'opérations. De points de suture. De Prozac. Broyant les comprimés, Romane a fini par trouver le moyen de faire avaler la dose nécessaire au petit chat. Mais elle a mis du temps à le tirer d'affaire...

L'été, pour ne pas déranger les habitudes de Lucifer et brouiller ses repères en le traînant à droite et à gauche en pleine canicule, elle lui a trouvé un jeune homme au pair comme baby-sitter. Lucifer et lui ont fait bon ménage, enfin c'est une façon de parler parce que quand, à deux reprises, Adrien est repassé par Paris, l'état de l'appartement l'a tellement alarmé qu'il a appelé Romane. Comme ça, à distance, ça n'a pas eu l'air de la déranger, elle a juste demandé d'un air indifférent s'il avait proposé au garçon de ranger un peu.

« *Et Lucifer, comment va-t-il ?* »

- *Ah ? Bien ? Bien. »*

Quoi d'autre ? Lorsque Romane est rentrée de vacances, elle a bien été contrariée de voir son déjeuner cassé et une grosse tache d'encre sur sa nappe préférée et mais bon, ainsi allaient les choses, Lucifer avait cessé de se mutiler la queue, c'était l'essentiel. Les poils avaient même repoussé.

Quant à Adrien, il est là depuis un an maintenant. A l'époque, il avait dû insister pour savoir si Romane avait fait son choix parmi les candidats à la colocation. Elle avait tardé à lui donner sa réponse. C'était un blondinet anodin, serré dans un manteau court et presque étriqué, un garçon ordinaire, ni sympathique ni antipathique. Soit c'est un provincial comme on n'en fait plus, s'était-elle dit, soit, à vingt-six ans, il est encore habillé par sa maman. Ou alors... Et elle s'était souvenue de la mode du moment, il est habillé *fashion* et ça ne lui va pas du tout.

Le regard des yeux bleu pâle d'Adrien était très attentif, un peu fixe. Pénétrant ? Ou scrutateur ? Romane avait négligé de faire la différence.

Comme Aylal, le colocataire précédant, Adrien était comédien. « *Ça doit être la chambre qui les attire* », plaisantait Romane quand on l'interrogeait sur la récurrence de son choix pour des comédiens... « *Un tropisme* ».

Ainsi depuis un an, Adrien et Romane cohabitent en toute indifférence. Ils se croisent dans la cuisine, plus rarement dans le salon où, le soir, elle regarde un film ou un reportage télé ; lui, préfère s'enfermer dans sa chambre pour visionner des séries sur

internet. Un jour qu'elle lui parlait de lecture, et un autre jour de cinéma, il lui a dit que c'était *d'une autre époque* : on n'avait plus le temps maintenant de lire des bouquins de deux cents pages, voire plus, on ne supportait pas de rester deux heures devant un film. Lui préférait choisir sa série et s'arrêter quand ça lui chantait. Une autre fois, comme elle écoutait un reportage télé auquel il avait, en passant, jeté un coup d'œil, avec un petit rictus de mépris, il avait ricané des *propos de vieux* du syndicaliste qu'on interviewait. Romane avait évalué que l'homme avait peut-être une cinquantaine d'années. Pendant qu'Adrien s'éloignait vers sa chambre, ce jour-là elle avait marmonné : '*Has been, out, à jeter... Le trou de la sécu, c'est qui, hein ? C'est qui ?*'.

Elle parle souvent toute seule, ça lui tient compagnie.

De temps en temps, elle met aussi de la musique, de la musique classique, ou ancienne, Adrien ne voit pas bien la différence, en tous cas un genre qu'il n'aime pas. Sa musique à lui ne peut pas la gêner, hein, puisqu'il a toujours ses écouteurs sur la tête. Ça lui sert de bouchons d'oreilles, parce qu'il y a la radio aussi, que Romane écoute à longueur de journée, partout. Et Adrien déteste entendre tous ces vieux crétiens pontifiants.

Il a expliqué à Romane qu'aucun enseignant ne l'avait jamais intéressé et qu'il s'était ennuyé pendant toute sa scolarité, '*Comme tous les surdoués*', a-t-il ajouté. C'était dit.

Surdoué, d'accord, s'il le dit, mais pas très doué pour prendre soin des gens, pour la gentillesse, commence à se dire Romane. Pas perspicace non plus. Un jour, il lui a demandé pourquoi il n'y avait pas d'homme dans sa vie... Direct, d'égal à égal, comme si près de soixante ans de crapahutage équivalaient, kif-kif, à son expérience de gosse de vingt-six ans. « *Trop compliqué pour moi*, a-t-elle répondu.

Adrien, qui avait déjà fait un one man show en province, a vite trouvé un rôle dans un petit théâtre. Il écrit des textes, fait Mickey à Disney Land, le squelette dans le train fantôme, et prépare son entrée en scène à Paris. Il rencontre des gens influents dans le milieu, et ne néglige aucun poste d'observation d'où il peut faire des repérages. C'est un bulldozer, il arrivera ce petit, constate Romane...

Aylal, qui lui cédait la chambre et qui connaît les difficultés du métier, a fait preuve de solidarité, presque de fraternité. Il lui a apporté un bureau pour mieux équiper sa chambre et, anticipant sur les besoins du jeune homme d'être épaulé, l'a prévenu de quelques chausse-trappes. Il lui a aussi proposé son aide pour préparer sa vidéo de présentation. Adrien l'a mis à contribution, il n'est pas du genre à négliger une occasion. Il a l'intention de sortir du lot ; d'ailleurs il a trouvé moyen de faire comprendre à Romane qu'il était déjà au-dessus, très au-dessus du lot.

Romane, elle, est locataire en titre. Elle a l'air d'une femme énergique et décidée, plutôt du genre qu'approuve Adrien. Elle court après le temps, quarante et quelques années perdues à travailler pour les autres, plus ou moins vainement, se dit-elle, mais c'est peut-être un peu exagéré, se reprend-t-elle aussitôt, sans doute simplement ne s'est-elle pas toujours rendue compte de l'utilité de ses contributions. Elle va bientôt prendre sa retraite. Quand elle lui a dit ça la première fois, ça a étonné Adrien ; il ne lui donnait pas cet âge.

La musique et la danse Renaissance, une expo, le cinéma, elle est souvent dehors, ou bien, quand elle est à la maison, elle coud des costumes du XVIème siècle. De temps en temps, elle héberge une amie, invite d'anciens collègues ou des gens qu'elle a croisés dans ses activités ; ses enfants, parfois, rarement ; elle leur en veut un peu. Elle déteste ne rien faire, mais ce qu'elle entreprend est toujours long comme un jour sans pain. Comme elle a un peu de mal à anticiper, à planifier, elle avance par essais et erreurs, alors elle est un peu lente. C'est une laborieuse. *'Homo faber, dit-elle, je suis du genre homo faber ; juste avant l'homo sapiens'*. Quand elle était enfant, sa mère lui avait assigné les réalisations manuelles et les performances physiques comme terrain de dilection. : ça l'avait vexée. A cause de cela peut-être, elle a mis une éternité à reconnaître qu'elle s'exprime là mieux qu'ailleurs. Elle dit maintenant qu'avant, elle ne savait pas où elle habitait. Et elle rit.

Malgré les apparences, elle est de ces caractères un peu faibles, un peu lâche. En cela elle tient de son père, mais c'est bien

commode, et c'est bien son genre d'attribuer sa veulerie à un héritage auquel elle ne pourrait rien. Elle ne craint rien tant que les conflits et, blessée, s'y dérobe, boude et rompt. Elle doute souvent d'être désirée, d'apporter aux autres de quoi se mettre sous la dent.

On avait longtemps supposé, -certains peut-être supposaient encore-, que les études qu'elle avait faites témoignaient de compétences et de connaissances solides. Elle ne les avait pas et vingt fois elle s'était sentie en porte-à-faux, comme étrangère sur un terrain qui n'était pas le sien, envahie par un sentiment d'usurpation fort désagréable. Egarée. D'autant plus stupide qu'elle se plaint de ne rien retenir, comme si la mémoire était un don du Ciel à ceux qui semblent n'avoir aucun effort à faire pour se souvenir des dates, des chiffres, des noms des lieux et des noms des gens, qui lui échappent à elle, régulièrement, de sorte qu'elle parle toujours vaguement, et qu'elle n'est que vaguement crédible. On l'écoute poliment, puis on se tourne vers les autres. Ou bien on la prend en flagrant délit de confusion... Elle oublie souvent où elle a lu ce qu'elle raconte, ne peut citer ses sources exactes mais, dans certaines discussions, elle essaie tout de même de mettre son grain de sel, de prendre une place, d'avoir l'air présente.

C'est sans doute pour cela qu'elle trouve que la capacité d'abstraction, la mémoire, la rapidité de raisonnement, toutes performances qui lui sont inaccessibles, sont de moindre prix que la gentillesse, la solidarité, le bon sens, toutes choses qui sont à sa portée. Pour cela aussi qu'elle n'aime pas beaucoup fréquenter les gens trop savants qui donnent leur opinion sur diverses choses sans vraiment savoir si elle aussi a un avis ou si ça l'intéresse...

Paris. 23 août 2013

Quand elle est montée dans le métro, Romane a froncé les sourcils, à cause de l'effronterie du clin d'œil, puis elle s'est éloignée au fond du wagon, lui tournant le dos, se dérobant à son regard, et elle l'a oublié quelques minutes. Quoique la rame fût assez vide, il était debout, adossé au montant des sièges. En même temps que le clin d'œil et le sourire qu'il lui adressait, elle a vu sa haute taille, sa jeunesse et ses rastas. Enfin, rastas, elle ne sait pas, elle pense que ça s'appelle comme ça, toutes ces petites nattes...

Elle l'a trouvé culotté, et déplacée cette familiarité, cette façon sans gêne, ou libre, qu'ont les hommes des classes populaires de manifester leur désir. Elle est descendue du wagon. Il lui a emboîté le pas, et elle a accepté de bavarder. Il n'était ni grossier, ni libidineux... Mais direct, oui. Il la «*kiffait* », lui répétait-il, il la «*kiffait grave* ». Voilà qui était clair.

« *Improvisons !* a-t-il dit en sortant du métro sur ses talons et en lui prenant la main.

Romane la lui a retirée ; il a répété : « *Improvisons !* en essayant de la lui reprendre.

Elle a esquivé, mais ri de son *à-propos* : elle venait de lui dire qu'elle chantait, elle n'aurait pas dû. Lui, a dit qu'il était musicien. Sa langue a accroché sur le *cien* de la dernière syllabe. Elle a entendu *chien*.

« *Vous jouez d'un instrument ? Ou vous écrivez de la musique ?* »

Il jouait. De la guitare.

Il a pris sa main, elle l'a retirée, glissée hors de la sienne, doucement, sans brutalité, mais a ri de son insistance.

« *Tu m'offres un verre d'eau... ?* »

Le tutoiement, maintenant, s'est dit Romane.

« *Pas de verre d'eau, non...*

- *Même pas un verre d'eau ?* »

Elle n'a pas voulu le laisser monter chez elle. Bien sûr. D'abord elle s'est amusée des points qu'il marquait, il avait de la répartie, elle l'a repoussé gentiment.

« *Bon, maintenant, pour Bagnolet, c'est par là-bas !* »

Elle a montré le chemin du bras.

« *Hop, hop, on passe par ici, on tourne à gauche, et on grimpe tout droit. Par-là !* »

Lui est resté là, le pied dans la porte. Insistant. Quand les épaules passent, tout passe. Ça a l'air large, des épaules, mais une fois passée la tête... La tête, justement, il l'a avancée dans l'entrebâillement de la porte d'entrée de l'immeuble. Il a parlementé. Il la *kiffait*. Il la *kiffait grave*. D'accord. Elle a encore ri : il était d'un autre âge. Décalé. *Kiffer*. *Kiffer*, est-ce qu'on lui avait jamais parlé comme ça ? Non, bien sûr, non. Même ses enfants. Ça n'était pas leur langue. Pas devant elle en tous cas. Devant personne d'ailleurs, a-t-elle pensé. Il faisait nuit, bon, mais il avait vu, tout de même, tout à l'heure, dans le métro ?

Il fait l'article, comme un adolescent qui tâche de convaincre les adultes de lui faire confiance. Il vante la marchandise, persiste, la tutoie.

« *Regarde !* et il dirige ses mains vers lui, vers son torse, *Une chance pareille !*

- *Ah... ! Une occasion à ne pas laisser passer !* poursuit-Romane ironiquement.

« *T'as vu ça ? Tu as de la chance !*

- *Alors je suis certaine que vous trouverez ailleurs qui vous appréciera !* »

Il dit qu'il ne manque pas de filles à lui tourner autour, qu'il n'a que l'embarras du choix. Elle rit. Lui aussi. Elle parce qu'il n'envisage pas qu'elle aussi ait le choix, ou au moins le droit de choisir, et son mot à dire, mais elle finit par lui proposer d'aller prendre un pot, ailleurs, au café.

« *Où ça ?*

- *Au café du coin.*

- *Mais je n'ai pas d'argent.*

- *Je vous l'offre.* »

Ils s'installent à une terrasse. Romane prend une *Desperados*, lui un *Coca*. Ils se mettent à parler. Elle est volubile.

Lui répond à ses questions. Pourquoi raconte-t-elle tout ça à cet inconnu. A ce jeune homme, qui s'appelle Sambou, lui dit-il. « *Jeune homme !* reprend-t-il après elle, amusé de l'expression qu'elle utilise.

« *Ben, c'est votre âge, non ?* »

Se penchant par-dessus la table, il ne cesse d'approcher son visage de celui de Romane ; il essaie de picorer ses lèvres. Elle finit par se laisser faire. Elle continue à parler. Elle remarque les beaux yeux, et le sérieux qui revient de temps en temps sur son visage. Le Sénégal. L'Italie. Ici, là, dit-il. Il est musicien. Décidément, il n'arrive pas à prononcer la dernière syllabe ; il dit *chien*, ou quelque chose comme ça. Comme tout à l'heure. Ce petit cheveu sur la langue, ça amuse Romane.

« *Tu reprends la même chose ?* »

Elle trouve ça gonflé, tout de même. Elle lui propose de prendre un pot et lui double la mise. Elle le regarde se lever pour commander. Il est immense. Mince et souple.

Il a repris un *Coca*. Il dit qu'il ne boit pas d'alcool. Du tout, si elle comprend bien.

Romane parle d'elle. De son travail. Des migrants pour qui elle traduit, qu'elle accompagne à la PMI, au tribunal, à la CAF... Est-ce qu'il écoute ? Elle ne sait pas, il regarde sa bouche, se penche par-dessus la table, il est tellement grand, ce n'est pas bien difficile, et il pose des petits baisers sur ses lèvres. Elle se laisse faire.

Il pleut. Ils se mettent à l'abri sous la bâche puis, comme elle est un peu fatiguée et qu'elle a un peu froid, ils partent. Ils rentrent chez elle, sa main à elle dans celle du jeune homme. Bon, se dit-elle, c'est invraisemblable, mais aujourd'hui, c'est comme ça. Ils seront seuls dans l'appartement, son colocataire est en stage à Châlons.

En entrant, Sambou voit le chat, a un mouvement de recul, est-ce qu'elle peut le mettre ailleurs ? Son regard inquiet la fait rire : le chat est si petit et lui si grand, mais félins tous deux, ils balancent légèrement leur corps, et bougent à pas de velours, comme pour ne déranger personne. Il y a dans leurs mouvements, quand ils se retournent ou avancent, la même souplesse, la même douceur. Sambou, quand il passe les portes, frôle presque le